

Introduction à la psychologie interculturelle

Laurent **LICATA**
Audrey **HEINE**

2^e édition



COURS COMPLET

- Des résumés
- Des cartes mentales
- 40 figures et tableaux
- 60 questions pour mieux retenir

+ EN LIGNE

— Pour les étudiants
Exercices interactifs, vidéos

— Pour les professeurs
Banque de questions d'examen



OFFERT

Introduction à la psychologie interculturelle

COLLECTION OUVERTURES PSYCHOLOGIQUES

Des manuels de qualité (originaux en langue française et traductions des plus grands ouvrages anglo-saxons), régulièrement mis à jour avec les données les plus récentes, qui privilégient une organisation pédagogique progressive et offrent à l'étudiant de nombreux outils d'apprentissage.

Dans cette collection, vous découvrez ainsi :

- V. Yzerbyt & O. Klein, *Psychologie sociale*, 2019.
- C. Lagabrielle & S. Croity-Belz, *Psychologie et carrières*, 2022.
- O. Navarro Carrascal, *Psychologie environnementale*, 2022.
- O. Luminet & D. Grynberg, *Psychologie des émotions*, 2021.
- P. Lemaire, *Émotion et cognition*, 2021.

La liste complète est disponible sur notre site web, www.deboecksuperieur.com

Sous la direction de Laurent Licata et Audrey Heine

Introduction à la psychologie interculturelle

Préface de John Berry

Postface de Pierre Dasen

Pour toute information sur notre fonds et les nouveautés dans votre domaine de spécialisation, consultez notre site web : www.deboecksuperieur.com

© De Boeck supérieur, s.a., 2022
Rue du Bosquet, 7 – B-1348 Louvain-la-Neuve

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une bande de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale, Paris : Août 2022
Bibliothèque royale de Belgique, Bruxelles : 2022/13647/109

2^e édition

ISSN : 2030-4196
ISBN : 978-2-8073-0837-4

Les compléments numériques

Compléments à destination des professeurs

Le *Introduction à la psychologie interculturelle* propose des contenus numériques spécialement dédiés aux professeurs. Vous y trouverez :



une banque de questions d'examen.

Pour y accéder, il suffit de vous rendre à l'adresse suivante :

<https://www.deboecksuperieur.com/site/308374>

Compléments à destination des étudiants

À la fin de chaque chapitre se trouve un QR code accompagné d'un lien mini. Celui-ci vous renverra vers des exercices (QCM, VF, etc.) qui vous permettront de vérifier vos connaissances sur la matière et de vous exercer en vue de l'examen.

Pour accéder aux ressources :

**Flashez le code avec votre
téléphone ou votre tablette**



Tapez l'URL dans votre navigateur



Sommaire

Préface	9
Avant-propos	11
Introduction	17

PARTIE 1

Psychologie et culture

CHAPITRE 1 Culture et comportements	31
CHAPITRE 2 Introduction à la notion de culture	47
CHAPITRE 3 Fondements de la psychologie interculturelle.....	61

PARTIE 2

Identité et altérité

CHAPITRE 4 La dynamique identitaire	75
CHAPITRE 5 Le rapport à l'Autre	101

PARTIE 3

La comparaison interculturelle

CHAPITRE 6 La comparaison interculturelle des valeurs	129
CHAPITRE 7 La comparaison interculturelle dans différents domaines de la connaissance.....	153
CHAPITRE 8 Développement et transmission culturelle.....	185

PARTIE 4

La psychologie des contacts interculturels

CHAPITRE 9	L'acculturation.....	209
CHAPITRE 10	Identité et relations interculturelles.....	233
CHAPITRE 11	La communication interculturelle.....	261
	Conclusion.....	281
	Postface.....	289
	Glossaire.....	291
	Bibliographie générale.....	295
	Index des auteurs.....	315
	Index des notions.....	321
	Liste des tableaux.....	329
	Liste des figures.....	329
	Table des matières.....	331

Préface

Ce livre est une contribution bienvenue au nombre croissant d'ouvrages qui se penchent sur la relation entre le contexte culturel et tant le développement que l'expression du comportement humain. Il est particulièrement bienvenu car, en plus de couvrir la littérature en langue anglaise, il fournit une revue substantielle de la recherche francophone, qui est souvent négligée par d'autres auteurs travaillant dans ce domaine.

Ce livre est complet, avec une large couverture de thématiques et d'approches conceptuelles. En ce qui concerne les thématiques, les auteurs incluent non seulement les aspects « sociaux » du comportement (tels que les relations sociales, les valeurs et l'identité) mais également les domaines qui sont cruciaux pour comprendre la manière dont la culture influence le comportement (tels que le développement, l'enculturation, la perception, la cognition et les émotions). Les auteurs considèrent le cadre écoculturel comme un guide utile pour étudier les liens entre les contextes écologiques, sociopolitiques et culturels, et le développement du comportement individuel dans ces différents domaines du fonctionnement humain.

Les auteurs partagent le point de vue selon lequel le terme « interculturel » est celui qui reflète le mieux le travail réalisé dans ce champ, plutôt que le terme *cross-cultural*, largement utilisé dans les publications en langue anglaise. À mon avis, les deux termes sont appropriés, mais ils traitent de différents aspects du champ global : *cross-cultural* est le plus adéquat pour décrire les études qui investiguent et comparent les liens culture-comportement dans des sociétés différentes ; alors qu'« interculturel » est le plus adéquat pour désigner les recherches qui étudient ce lien lorsque des groupes culturels et leurs membres individuels sont en contact les uns avec les autres.

Le domaine interculturel est bien représenté par leur présentation des thèmes actuellement centraux que sont l'acculturation, les relations et la communication interculturelles. Étant donné qu'une partie considérable de la recherche actuelle est publiée en français, cette présentation détaillée est particulièrement bienvenue.

En ce qui concerne les problématiques conceptuelles, les auteurs traitent de manière approfondie du contraste entre les approches universalistes et relativistes. La première approche sous-estime l'influence de la culture sur le comportement humain, alors que la seconde la surestime. À mon avis, la solution la plus appropriée est d'examiner chaque domaine du comportement, et de déterminer à quel endroit, sur la

dimension opposant universalisme et relativisme, chaque comportement peut être le mieux compris en lien avec la culture.

Je recommande fortement ce livre aux chercheurs et aux étudiants qui souhaitent élargir leur compréhension de la manière dont le contexte culturel et le comportement individuel sont entrelacés. Étant donné que ce champ est censé avoir une portée internationale, ce volume fournit une description substantielle de la recherche menée par les chercheurs francophones, augmentant de ce fait le caractère international du champ.

John W. Berry
12 mai 2012

Avant-propos

L'idée d'écrire cet ouvrage est née du constat d'un manque. La psychologie interculturelle – ou plutôt *les* psychologies interculturelles – est une discipline encore jeune, mais elle n'a cessé de croître depuis ses origines et elle est aujourd'hui en pleine expansion. Pourtant, lorsque l'un d'entre nous a commencé à enseigner cette discipline à l'Université libre de Bruxelles voici quelques années, il n'a pu trouver un support de cours satisfaisant en langue française. Bien qu'il existât de nombreux ouvrages de grande qualité, aucun n'offrait une vision globale de cette discipline.

Ce livre se propose donc de combler ce manque. Comme son nom l'indique, il est conçu pour servir d'introduction à la psychologie interculturelle pour des personnes qui n'ont pas ou peu de connaissances dans ce domaine. Il s'adresse ainsi principalement aux étudiants en sciences psychologiques et en sciences de l'éducation, mais pas uniquement. Il peut être utilisé comme support d'enseignement pour un cours entièrement dédié à la psychologie interculturelle, ou comme livre de référence dans le cadre d'enseignements connexes (en particulier de psychologie sociale). Il est en outre susceptible d'être utile à toute personne intéressée par les liens entre la culture et la psychologie et/ou par la psychologie des contacts interculturels. Avant d'aborder ce livre, posséder des connaissances de base en psychologie sociale est certainement un atout, mais nous avons veillé à rendre le contenu aussi accessible que possible.

L'objectif de l'ouvrage est de fournir les principales bases théoriques, ainsi que les principales avancées empiriques, de ce champ d'étude. Après l'avoir lu, le lecteur devrait être capable de s'orienter dans la littérature de plus en plus abondante du champ. L'ouvrage peut aussi bien servir de porte d'entrée dans cette matière dans l'optique d'en poursuivre l'étude qu'à établir une base de connaissance utile dans le cadre d'une pratique professionnelle.

Nous avons tenté de représenter aussi bien les approches francophones que les approches internationales (en majorité anglo-saxonnes) de la psychologie interculturelle, avec bien sûr un inévitable déséquilibre en faveur de ces dernières. Il n'est pas possible de couvrir l'entièreté de ce domaine d'étude dans un ouvrage de cette taille, aussi avons-nous dû opérer des choix.

Un grand nombre d'approches différentes peuvent se réclamer de l'appellation « psychologie interculturelle ». Cet ouvrage ne les couvrira pas toutes. Il présente

une approche essentiellement psychosociologique de la psychologie interculturelle. Notons que c'est actuellement la tendance dominante parmi les approches scientifiques de cette discipline. Ainsi, les approches cliniques – psychologie clinique interculturelle, ethnopsychiatrie, ethnopsychanalyse, etc. – seront peu abordées. Cela nécessiterait au moins un autre volume. L'ouvrage récent de Guerraoui et Pirlot (2011) constitue une bonne introduction à ce domaine (voir aussi Leanza, 2011). De même, il existe une littérature consacrée à l'étude et à l'application de la psychologie interculturelle dans le domaine des organisations (Trompenaars & Hampden-Turner, 2008). Cet ouvrage y fera régulièrement référence, mais il n'approfondira pas ce thème, pas plus que celui de la pédagogie interculturelle (Abdallah-Pretceille, 2004).

Outre la transmission des connaissances en psychologie interculturelle, ce livre a également pour ambition d'attirer l'attention du lecteur sur les enjeux éthiques qui sous-tendent tant l'étude des liens entre culture et psychologie que celle des relations interculturelles. Nous proposons ainsi d'emblée une grille de lecture simple susceptible de favoriser le développement d'un regard critique sur les différentes approches théoriques décrites.

L'ouvrage est structuré en quatre parties comprenant chacune plusieurs chapitres. Dans la première partie, nous posons les bases théoriques de cette discipline. Après une Introduction générale, le chapitre 1 examine la manière dont les psychologues culturels ont abordé le lien entre culture et comportement et propose un cadre conceptuel général (le cadre éco-culturel). Dans le chapitre 2, nous abordons ensuite l'histoire et la définition de la notion de culture, ainsi que ses principales fonctions. Enfin, dans le chapitre 3, nous retraçons brièvement l'histoire de la psychologie interculturelle et nous distinguons ses différentes branches : psychologie interculturelle comparative, psychologie culturelle, et psychologie interculturelle interactionniste.

La deuxième partie est consacrée aux dynamiques identitaires et à l'altérité. Dans le chapitre 4, nous présentons quelques-unes des principales approches psychologiques de l'identité aux niveaux individuel, relationnel et collectif. Ces théories générales de l'identité permettent de mieux comprendre certains des phénomènes relatifs à la transmission culturelle et aux relations entre groupes culturels. De plus, ces bases théoriques seront nécessaires afin de comprendre les approches psychoculturelles du Soi (chapitre 7), ainsi que celles de l'identité ethnoculturelle que nous aborderons ensuite (chapitre 10). Le chapitre 5 est consacré aux approches de l'altérité. Celles-ci nous permettront de souligner les enjeux éthiques du rapport à l'Autre, notamment en retraçant l'histoire des représentations de l'Autre culturel en Occident.

Dans la troisième partie, nous abordons ensuite le thème de la comparaison interculturelle en psychologie. Le chapitre 6 décrit tout d'abord quelques-uns des principaux modèles de comparaison interculturelle des valeurs. Ensuite, le chapitre 7 est consacré aux approches récentes des différences interculturelles dans les domaines de la cognition, des émotions et des normes. Enfin, le chapitre 8 aborde le thème de la transmission culturelle au cours du développement psychologique de l'enfant, ce qui nous permettra de comprendre les processus à travers lesquels se marquent les différences interculturelles décrites dans les deux chapitres précédents.

Pour terminer, la quatrième partie est consacrée à la psychologie des contacts interculturels. Le chapitre 9 aborde tout d'abord les théories de l'acculturation psychologique. Le chapitre 10 est ensuite consacré aux approches des dynamiques identitaires en situation de contact interculturel ainsi qu'aux stratégies identitaires face à la discrimination. Cette partie s'achève avec le chapitre 11 qui aborde les approches psychologiques de la communication interculturelle, ainsi que la formation à la communication interculturelle.

Enfin, pour conclure cet ouvrage, nous proposons une réflexion sur le relativisme culturel et ses implications dans le cadre des pratiques professionnelles, en particulier de celles et ceux qui sont confrontés à la différence culturelle dans le cadre d'une relation d'aide.

Psychologie et culture

SOMMAIRE

INTRODUCTION

Pourquoi s'intéresser à la psychologie interculturelle ? 17

CHAPITRE 1

Culture et comportements 31

CHAPITRE 2

Introduction à la notion de culture 47

CHAPITRE 3

Fondements de la psychologie interculturelle 61

Dans cette première partie, nous commencerons par identifier les raisons pour lesquelles il est important de s'intéresser à la psychologie interculturelle. Nous posons ensuite les fondements théoriques de cette discipline.

Dans le chapitre 1, nous examinerons la manière dont les liens entre culture et comportement peuvent être conçus. Nous y présenterons également un cadre conceptuel général au sein duquel il est possible de situer la plupart des questions qu'étudient les psychologues interculturels : le cadre éco-culturel. Nous aborderons également la tension entre relativisme et universalisme qui structure cette discipline.

Dans le chapitre 2, nous nous attarderons sur la notion de culture, en retraçant brièvement son histoire et en comparant les différentes définitions qui en ont été proposées.

Enfin, dans le chapitre 3, nous parcourrons rapidement l'histoire de la psychologie interculturelle, avant d'identifier les différentes branches que l'on peut actuellement distinguer au sein de cette discipline.

Introduction

Pourquoi s'intéresser à la psychologie interculturelle ?

Résumé introductif

Nous examinons dans cette introduction les raisons pour lesquelles les connaissances issues de la psychologie interculturelle peuvent être utiles. Nous verrons que ces connaissances peuvent contribuer à améliorer la recherche scientifique en sciences psychologiques. De plus, elles peuvent être mises en pratique dans de nombreux contextes professionnels. Enfin, elles peuvent enrichir la réflexion des citoyens au sujet de nombreuses questions de société impliquant la diversité culturelle. Nous identifierons ensuite les deux erreurs à éviter lorsque l'on examine les liens entre culture et comportement : sous-estimer ou surestimer l'influence de la culture.

SOMMAIRE

1. Un exemple : Qui dort auprès de qui ?..... 18
2. Lien entre culture et comportement : deux erreurs
fondamentales 21
3. De l'importance d'une réflexion sur les liens entre culture
et comportement 24

1. Un exemple : Qui dort auprès de qui ?

Commençons par un exercice. Imaginons une famille vivant dans une habitation disposant de trois chambres à coucher. Cette famille compte sept personnes : la mère (m), le père (p), un fils de 15 ans (g15), un fils de 11 ans (g11), un fils de 8 ans (g8), une fille de 14 ans (f14) et une fille de 3 ans (f3). S'il s'agissait de votre famille, comment répartiriez-vous ces 7 personnes dans ces 3 chambres ?

Pour faciliter l'exercice, on notera une séparation, signifiant que les personnes se trouvent dans des chambres différentes, par « / ». Par exemple, « m g11/p g15/f14 f3 g8 » signifie que la mère dort avec le garçon de 11 ans, le père avec le garçon de 15 ans, et les deux filles dorment avec le garçon de 8 ans. Prenez le temps de songer à la répartition qui, pour vous, semble la plus adéquate, et prenez-en note.

Richard Shweder et ses collaborateurs (Shweder, Balle-Jensen, & Goldstein, 2003) ont mené plusieurs études à propos des arrangements de couchage. Ils ont comparé les arrangements valorisés par des Oriyas (un groupe ethnique du Nord-Est de l'Inde, région d'Orissa) et par des Américains de l'Illinois.

Tout d'abord, comme le montrent les deux premières lignes du tableau 1, il existe *a priori* de nombreuses possibilités d'arrangements dans cette situation (301 au total). Pourtant, seuls certains types d'arrangements ont réellement été choisis par les personnes interrogées : la grande majorité des répondants optent pour une répartition en 2/2/3 (deux personnes dans chacune des deux premières chambres, et trois personnes dans la dernière).

Tableau 1
Répartition des choix entre les arrangements de couchage (Shweder *et al.*, 2003)

Personnes par pièce	1/1/5	1/2/4	1/3/3	2/2/3
Nb solutions possibles (total = 301)	21	105	70	105
Oriyas (19) Nord-Est de l'Inde	0	0	2	17
Américains (18) Illinois	0	0	1	17

La spécificité de ces choix apparaît d'autant plus lorsque l'on examine le contenu des arrangements. En effet, seules cinq solutions ont été envisagées par les répondants, comme le montre le tableau 2. La solution que vous avez choisie se trouve-t-elle dans cette liste ?

Les résultats montrent que la solution la plus fréquente est la même dans les deux groupes. Il s'agit d'une répartition où le père et la mère dorment seuls dans la même chambre et où les garçons sont séparés des filles. Cependant, d'autres solutions sont envisagées parmi les Oriyas, alors que seuls deux Américains l'ont fait. Les deux autres solutions envisagées par les Oriyas sont, d'une part, une répartition où la petite fille de trois

ans dort auprès de ses parents ; la grande fille dort auprès de son petit frère de 8 ans ; et les deux autres frères partagent la dernière chambre et, d'autre part, une répartition où le père dort auprès du plus jeune garçon ; les deux autres garçons dorment ensemble ; et la mère dort auprès des deux filles. Aucun Américain n'a envisagé l'une de ces solutions. Habituellement, ces deux arrangements surprennent les Occidentaux, principalement parce qu'elles ne respectent pas un des principes qu'ils valorisent : la nécessité de respecter l'intimité du couple des parents. Ceux-ci sont censés dormir ensemble et seuls. Cela ne semble pas être perçu comme un problème parmi les Oriyas.

Tableau 2

Fréquence des solutions adoptées dans les deux groupes culturels (Shweder *et al.*, 2003)

	Oriyas	Américains
p m / f14 f3 / g15 g11 g8	8	15
p m f3 / f14 g8 / g15 g11	4	0
p g8 / g15 g11 / m f14 f3	4	0
p m / g15 g11 / f14 f3 g8	1	1
g11 g8 / g15 f14 / p m f3	0	1

Ensuite, Shweder et ses collègues ont demandé aux mêmes répondants d'envisager une solution à 2 chambres, et donc encore plus contraignante, pour cette famille. 16 Oriyas sur 19 ont pu proposer une solution. Parmi celles-ci, 75 % proposèrent l'une des deux solutions suivantes : p g15 g11 g8 / m f14 f3 ou p g15 g11 / m f14 f3 g8, soit deux solutions où les parents ne dorment pas dans la même chambre. Parmi les répondants américains, seuls 7 sur 19 ont proposé une solution. Presque tous ont opté pour une solution qu'aucun Oriya n'a évoquée : p m f14 f3 / g15 g11 g8. Cette solution permet de maintenir le couple parental dans la même chambre.

Selon Shweder *et al.* (2003), il existe un ensemble restreint de préférences culturelles susceptibles d'expliquer pourquoi autant de solutions ne sont jamais choisies. Le premier est familier des étudiants en psychologie, l'*Évitement de l'inceste* : au sein de la famille, les mâles et les femelles pubères et non mariés ne doivent pas avoir de relations sexuelles et doivent éviter les situations qui le permettent. Cet interdit semble universel, bien qu'il existe des variations tant au niveau de l'étendue de cet interdit au-delà de la famille nucléaire (jusqu'à quel degré de lien familial l'interdit s'applique-t-il ?) qu'à celui de l'âge à partir duquel les personnes de sexe différent doivent être séparées.

Les autres préférences morales sont davantage culturellement spécifiques. C'est le cas de l'*Anxiété à propos de la chasteté féminine*, qui se manifeste dans cet exemple à travers le fait que, chez les Oriyas, la jeune fille de 14 ans n'est jamais laissée seule dans une chambre : les filles pubères doivent être chaperonnées.

C'est également le cas du *Respect de la hiérarchie*, qui explique pourquoi les Oriyas ne choisissent pas les répartitions impliquant que le garçon pubère (g15) dorme auprès de son père : entre mâles pubères, la supériorité sociale s'exprime par la déférence et la distance, ce qui n'est pas compatible avec le partage du couchage.

Le souci de *Protection du vulnérable* s'exprime également à travers les choix des Indiens. Ils n'envisagent pas que la plus jeune enfant dorme seule : les jeunes enfants ne doivent pas rester seuls la nuit. Cela contraste fortement avec les conceptions occidentales, selon lesquelles l'enfant doit être séparé le plus tôt possible de ses parents afin d'apprendre l'indépendance et l'autonomie, d'éviter les possibilités d'abus sexuel ou de gérer adéquatement le complexe d'Œdipe (une phase de son développement psycho-affectif au cours duquel l'enfant désire le parent du sexe opposé et souhaite la mort du parent du même sexe), etc. Cela garantirait ainsi, selon certains psychologues du développement occidentaux (par exemple, Brazelton, 1990), un meilleur développement de l'enfant. Cependant, dans de nombreuses cultures, il est très rare qu'un enfant dorme seul, surtout durant ses premières années, et il est fréquent qu'il dorme dans le lit des parents, sans que cela ne débouche sur les graves problèmes psychologiques évoqués en Occident. Cette question a suscité le débat parmi les psychologues du développement.

Ainsi, certaines préférences culturelles n'apparaissent pas à travers les choix des Oriyas, alors qu'elles inspirent les réponses américaines. C'est le cas de *l'Idéal d'autonomie* : les enfants devraient être encouragés à dormir seuls afin d'apprendre à être indépendants. C'est également le cas, comme nous l'avons vu, de ce que Shweder nomme *Le couple sacré* : l'intimité émotionnelle, l'engagement mutuel et l'intimité sexuelle requièrent que les adultes mariés dorment ensemble et seuls.

Des études complémentaires ont permis à ces auteurs d'évaluer l'importance relative accordée à chacune des préférences culturelles dans les deux groupes. Ces résultats suggèrent que, chez les Oriyas, c'est l'évitement de l'inceste qui domine, suivi par la protection du vulnérable, l'anxiété à propos de la chasteté féminine et le respect de la hiérarchie. Chez les Américains, l'évitement de l'inceste est également la préoccupation principale, suivie par le couple sacré et l'idéal d'autonomie. Shweder et ses collaborateurs se sont ensuite assuré que ces préférences étaient concrètement mises en application au sein des deux groupes culturels.

Cet exemple montre que la culture introduit une contrainte ; elle restreint les choix de comportements envisageables au sein d'un groupe culturel. Il montre également qu'il est possible de mettre à jour des préférences, et donc des valeurs, culturelles à partir de l'observation de comportements concrets. Enfin, même si cet exemple montre qu'il existe des différences culturelles, il nous pousse également à nuancer ces différences. En effet, il convient de reconnaître les points communs entre les membres des deux groupes culturels : la solution la plus fréquemment adoptée était la même dans les deux groupes (voir tableau 1.2) et la préférence culturelle dominante, l'évitement de l'inceste, l'était dans les deux groupes.

Cet exemple, parmi d'autres, illustre les liens qui peuvent exister entre la culture et le comportement ; l'objet d'étude de la psychologie interculturelle.

2. Lien entre culture et comportement : deux erreurs fondamentales

La question des liens entre culture et comportement se présente comme un dilemme : il s'agit de se situer par rapport à deux réponses à la question des liens entre la culture et le comportement qui ont chacune leurs avantages et leurs inconvénients. Ces deux réponses – que l'on peut considérer comme les deux pôles d'un continuum – peuvent être décrites comme deux erreurs que l'on est susceptible de commettre lorsque l'on s'intéresse à ce lien : *sous-estimer* ou *surestimer* l'influence de la culture sur le comportement. Comme nous le verrons, les va-et-vient entre ces deux réponses ont rythmé la réflexion sur la culture à travers le temps (voir chapitre 2). En réalité, il n'existe pas vraiment de solution toute faite qui permettrait d'échapper à ces deux erreurs. C'est pourquoi il est important, lorsque l'on s'intéresse aux liens entre psychologie et culture, de veiller à éviter ces deux pièges. Tout au long de cet ouvrage, nous resterons attentifs à cette problématique.

2.1. La sous-estimation de l'influence de la culture

Sous-estimer l'influence de la culture, c'est en quelque sorte penser qu'il existe une manière universelle d'être, de penser et d'agir. L'ethnologue Tylor (1871), par exemple, imaginait qu'il n'existait qu'une seule culture mais qu'elle pouvait se trouver à différentes phases de son évolution, ce qui expliquait les différences rencontrées entre les peuples. Si cette perspective évolutionniste n'est aujourd'hui plus d'actualité, la question de savoir s'il existe ou non des principes universaux qui guident les attitudes et les comportements continue de se poser.

La Déclaration universelle des droits de l'homme, par exemple, a été créée dans une vocation universaliste, c'est-à-dire qu'elle était censée concerner tous les êtres humains de toutes les cultures (Doise, 2001). Cependant, son caractère universel a été rapidement questionné et, dès 1981, l'Organisation de l'unité africaine¹ (OUA) a adopté la Charte africaine des droits de l'homme et des peuples, qui « met en avant l'équilibre entre l'individu et le groupe auquel il appartient ». En effet, pour certains, les droits de l'homme apparaissent comme le produit d'une tradition occidentale plutôt que comme des principes universels. Ils reposent sur des principes d'égalité, de liberté, de non-discrimination qui peuvent se heurter à des coutumes, des croyances, et des pratiques d'autres cultures. Le principe de liberté individuelle, par exemple, n'est pas aussi important dans la mentalité traditionnelle chinoise, selon laquelle l'individu n'existe qu'en fonction de la collectivité à laquelle il appartient, que dans la mentalité occidentale. Il en va de même pour des pratiques telles que le port du voile islamique, qui est souvent perçu comme une entrave à l'égalité entre les sexes. Dans la même idée,

1. L'Organisation de l'unité africaine (OUA) a fonctionné de 1963 à 2002, date à laquelle elle a été dissoute et remplacée par l'Union africaine (UA).

Rouland (2003) souligne l'inadéquation du premier article de cette déclaration selon lequel « tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits » avec le système hindou. Dans ce dernier, chaque individu est doté de droits relatifs, qui sont fonction de la position qu'il occupe dans la société et dans l'univers. En bref, certains envisagent les droits de l'homme dans une optique universaliste, alors que d'autres les envisagent dans une perspective relativiste.

Dans un tout autre registre, l'effet de la culture est parfois sous-estimé dans le cadre des campagnes de lutte contre le Sida. Les programmes de soin reproduisant un schéma stratégique « universel » sans prendre en compte les histoires et les réalités particulières de chaque pays risquent d'être voués à l'échec (Fassin, 2000). Vidal (2000) met notamment l'accent sur l'imprécision de certaines notions dont l'interprétation peut fortement varier en fonction des contextes. La notion de fidélité, par exemple, peut se référer à la notion de « protection symbolique » aussi bien qu'à celle de « prise de risques dosée ». Les notions d'abstinence et de virginité ne renvoient pas toujours à l'absence de relations sexuelles, mais parfois à des pratiques telles que la masturbation, l'utilisation du préservatif, ou un rapport sexuel anal ou oral. Par ailleurs, il est maladroit de mettre en place des programmes de lutte contre cette maladie sans prendre en compte les pratiques matrimoniales (polygamie, monogamie, union civile, traditionnelle, etc.) des pays et régions concernés.

2.1.1. La vocation universaliste de la psychologie occidentale et ses limites

La sous-estimation de l'influence culturelle est une tendance que l'on observe communément dans la psychologie occidentale. Les chercheurs en psychologie tendent à généraliser ce qu'ils observent dans les laboratoires européens ou nord-américains à l'entièreté de l'humanité, la plupart du temps sans vérifier que cela se justifie réellement. La psychologie, tout comme la science et, plus généralement, les cultures occidentales ont prétention universaliste. Nous considérons nos manières d'être, de penser et d'agir comme « naturelles ». Cette extrapolation est particulièrement délicate dans les domaines étudiés par les sciences humaines, comme la psychologie sociale.

En cela, la psychologie ne fait que reproduire un modèle de l'être humain typique de la modernité. Le tournant historique moderne, qui a trouvé son expression la plus typique dans la philosophie des Lumières, a marqué une transition d'un individu défini avant tout par ses appartenances et par sa situation dans une structure sociale immuable vers un individu libéré de ses appartenances et porteur de droits universels et imprescriptibles (Gauchet, 1985). Ce nouvel individu se présente comme un individu générique ; une sorte de modèle abstrait dont les caractéristiques s'appliqueraient à tous les êtres humains. Ce que l'on observe chez l'un est donc potentiellement vrai pour tous les autres. Dans le cadre idéologique de la modernité, les appartenances culturelles ne sont au mieux qu'un épiphénomène, qu'un léger voile qu'il suffit de soulever pour pouvoir apercevoir la vraie nature humaine. On comprend dès lors comment l'Occident a pu projeter ses propres caractéristiques sur l'ensemble de l'humanité, et donc considérer comme naturelles des caractéristiques en fait fortement ancrées dans un modèle culturel très particulier.

En effet, les résultats des études psychosociales réalisées dans les pays occidentaux n'ont pas toujours pu être répliqués dans d'autres contextes culturels. On peut citer en exemple les différentes études menées par deux chercheurs en Israël, Amir et Sharon (1987). Ils ont tenté de répliquer des recherches classiques en psychologie sociale occidentale, telles que des expériences mettant en évidence la dissonance cognitive, le biais d'attribution, etc. Sur un total de trente essais, ils ont réussi à répliquer six de ces expériences ; quatre ne furent que partiellement répliquées et vingt ont échoué. Une majorité de ces expériences classiques n'ont donc pas pu être répliquées dans un contexte culturel que l'on ne situerait pas *a priori* comme étant très éloigné du contexte occidental. Il est donc utile de mener des recherches afin de s'assurer que certaines des découvertes faites en Occident sont réellement universelles et que l'on peut les appliquer aux humains du monde entier. Cela met en évidence la nécessité d'étudier les modèles culturels grâce auxquels les gens pensent, ressentent, jugent et agissent ; en bref, d'adopter une perspective de « relativisme culturel » (en opposition avec l'universalisme décrit plus haut). La sous-estimation de l'influence de la culture correspond à la tendance universaliste en psychologie, sur laquelle nous reviendrons au cours du chapitre 1.

2.2. La surestimation de l'influence de la culture

La surestimation de l'influence de la culture consiste au contraire à croire que l'on peut tout expliquer grâce à la culture : « Dis-moi quelle est ta culture et je te dirai qui tu es, ce que tu penses, ce que tu aimes et ce que tu vas faire. » Ce serait là pousser à l'extrême une manière de penser que l'on peut qualifier de « culturaliste » ou de « relativiste ».

Cette attitude peut nous mener à oublier que d'autres facteurs non négligeables, et souvent bien plus influents que la culture, sont susceptibles d'influencer nos comportements (par exemple, la position sociale, la situation politique ou socio-économique, ou la personnalité, très variable à l'intérieur d'une même culture). Reprenons l'exemple de la lutte contre le Sida, Fassin (2000) met en garde contre « l'obsession pour des explications culturelles » (p. 144). Il y a bien des différences dans les profils épidémiologiques des pays africains. Ainsi, les femmes y sont autant affectées que les hommes, ce qui n'est pas le cas dans les pays occidentaux. Cependant, ces différences trouvent souvent leur origine au niveau social ou politique plutôt que culturel. Vidal (2004) dénonce également les pièges du culturalisme dans la compréhension de l'épidémie (diffusion du virus et efficacité des traitements). S'il reconnaît l'importance de la prise en compte des particularismes dans la mise en place de programmes sanitaires de lutte contre la maladie, il pointe l'importance des facteurs politiques, économiques et sociaux pour expliquer des différences au niveau épidémiologique. Il cite en exemple le lévirat, une pratique rencontrée dans certaines cultures africaines selon laquelle une veuve doit épouser le frère de son conjoint décédé. Celle-ci a été présentée par certains comme l'exemple type de la pratique culturelle propre à faciliter la diffusion du VIH. Considérant que le mari est décédé du Sida, il y a un risque élevé que la femme soit elle-même contaminée et que celle-ci transmette le virus au frère, son nouveau conjoint. Mais une analyse de terrain de la situation permet de pointer des facteurs

autres que culturels qui sont avant tout à l'origine de la diffusion de la maladie : la non-information des femmes quant au statut sérologique de leur conjoint, la non-protection de leurs rapports sexuels, le faible accès au test de dépistage, des relations soignants-patients où les attentes et les compréhensions des patients restent peu prises en compte, et des rapports de pouvoir entre hommes et femmes.

2.2.1. Le culturalisme et ses limites

Si l'on pousse la tendance culturaliste à l'extrême, cela aboutit à un relativisme culturel absolu : chaque culture formerait un tout distinct et cohérent, fermé sur lui-même, qui n'entretiendrait avec les autres aucun rapport d'influence. Or on sait que les frontières entre cultures sont souvent très floues, et que les cultures s'empruntent depuis toujours certains de leurs éléments.

Il faut également tenir compte du fait que les cultures ne sont pas figées dans le temps. Au contraire, elles évoluent parfois rapidement, au gré des influences qu'elles rencontrent, des changements auxquels elles ont à faire face. Par exemple, la confrontation avec le modèle industriel occidental (lui-même en processus de changement continu) entraîne des évolutions rapides des sociétés dites « traditionnelles ».

Au plan moral, cette posture – le relativisme culturel – pourrait en outre nous conduire à une acceptation aveugle de n'importe quelle pratique culturelle. Cette attitude émane certes du souci légitime de ne pas appliquer nos propres critères moraux pour juger les pratiques ayant cours dans d'autres contextes culturels, mais elle peut parfois sembler naïve et potentiellement problématique dès lors que la référence culturelle s'en trouve ainsi investie d'un pouvoir de légitimation morale. À l'extrême, cela a permis à certains de légitimer culturellement des atteintes aux droits de l'homme. Par exemple, alors qu'il était interrogé par un journaliste belge au sujet de la pendaison publique, sur ses ordres, d'opposants politiques, le maréchal Mobutu avait justifié cet acte en déclarant simplement « Nous ne sommes pas des Européens, nous ne sommes pas des Occidentaux ; nous sommes des Bantous »². La question du jugement moral à l'égard des différences culturelles fera l'objet de développements plus approfondis à la fin de cet ouvrage.

3. De l'importance d'une réflexion sur les liens entre culture et comportement

L'étude des liens entre culture et comportement pose la question de l'importance que l'on accorde à la variable culturelle pour décrire et expliquer les comportements. Comme nous l'avons vu, cela peut mener à deux écueils : un universalisme uniformisant ou un culturalisme qui exacerbe les singularités. Si la façon de lier culture et comportement comporte le risque d'utiliser le critère culturel comme grille de lecture

2. Voir le film de Thierry Michel, *Mobutu, roi du Zaïre*.

unique des rapports sociaux, elle comporte surtout le risque de l'employer pour maintenir une frontière entre les cultures sous couvert de différences trop importantes. Ainsi, dans « le choc des civilisations », Samuel Huntington (1997) évoquait l'incompatibilité des cultures. Huntington concevait les civilisations comme des entités fermées, incapables de communiquer et de partager avec d'autres. La notion de culture peut donc être instrumentalisée pour interdire tout contact, tout mélange. Taguieff (1988) évoque à ce sujet de nouvelles formes de racisme. Dans ce racisme « moderne », on ne mépriserait plus la différence culturelle. Au contraire, elle serait valorisée, à condition qu'elle soit lointaine. Mais c'est néanmoins sur base de cet argument différentialiste que certains soutiennent que plusieurs identités culturelles ne peuvent pas coexister dans une même société.

Deux phénomènes sociaux illustrent bien cette tendance différentialiste appliquée à la question culturelle : l'ethnisation des rapports sociaux et la racialisation de la notion de culture.

3.1. *L'ethnisation des rapports sociaux*

Le phénomène d'ethnisation est défini par Costa-Lascoux et Hilly (2001) comme l'explication ethnique des problèmes sociaux, c'est-à-dire le fait d'utiliser presque exclusivement le critère ethnique pour décoder les interactions sociales.

Pour bien comprendre ce phénomène, nous choisissons de traiter cette question sous l'angle scolaire. En effet, il semble que, de plus en plus, le rapport à l'école des jeunes issus de l'immigration soit envisagé à travers le prisme de l'ethnicité. Considérons l'exemple d'un enfant d'origine roumaine en situation d'échec scolaire. L'équipe éducative pourrait attribuer son échec à son origine culturelle (non-connaissance de la langue, des codes culturels, etc.). Cette interprétation pourrait être pertinente dans certaines situations ; si l'enfant est arrivé récemment dans le pays d'installation, s'il ne maîtrise pas encore la langue locale, etc. Mais elle pourrait être parfaitement erronée dans d'autres : cet enfant est peut-être né dans la société d'installation, dans une famille qui y vit depuis plusieurs générations et en maîtrise parfaitement la langue et les codes culturels. L'explication culturelle pourrait alors détourner l'attention des enseignants des causes réelles de l'échec de cet enfant, comme des conditions de vie précaires, ce qui pourrait les mener à proposer des modalités d'intervention non pertinentes et inefficaces. À travers une enquête en milieu scolaire, Perroton (2000) a mis en évidence la tendance de l'école à transformer des problèmes sociaux et scolaires en problèmes ethniques. Les codes culturels de l'école seraient trop différents de ceux du contexte familial et cela créerait des contradictions chez ces jeunes, générant une situation d'échec scolaire. Cette hypothèse d'un conflit de valeurs entre les lieux de socialisation a certes été vérifiée à travers de nombreuses enquêtes. Ainsi Zehraoui (1996), Remacle (1997) ou El Abbady (2006) ont souligné que, dans les familles originaires de pays musulmans, la famille symbolise la tradition, un lieu de transmission des valeurs liées à l'Islam. Cela inclut souvent des valeurs éducatives basées sur le principe de la différenciation des identités selon le genre, avec pour conséquence l'établissement de rôles et de statuts socioculturels distincts pour les garçons et les filles. L'école, par contre, représente

l'Occident, la modernité et des valeurs différentes, telles que l'indifférenciation sexuelle et la réussite sociale. Néanmoins, l'hypothèse du conflit de valeurs ne semble pas suffisante pour rendre compte complètement des difficultés des jeunes issus de l'immigration à l'école (A. Heine, Van der Linden, Van den Abeele, & Licata, 2008).

Vallet et Caille (1996) et Tribalat (1996) ont ainsi montré que, à condition socio-économique égale, les enfants issus de l'immigration réussissaient mieux que les enfants français. Born et ses collègues (Born, Petit, & Manço, 2002) ont démontré que l'origine extra européenne des élèves était loin d'être la seule responsable de la situation d'échec : le niveau socio-économique des familles explique en partie les taux d'échec et complètement l'orientation en section professionnelle.

La cause de l'échec scolaire ne devrait donc pas être recherchée exclusivement dans les aspects culturels du rapport aux savoirs mais bien dans une interaction entre ceux-ci et la dimension socioéconomique (A. Heine *et al.*, 2008). Or cette dernière est bien souvent assujettie à la question ethnique dans la compréhension du rapport à l'école chez les enfants d'immigrés.

L'ethnisation des rapports sociaux se manifeste également dans d'autres contextes, comme l'explication de la délinquance, ou même les relations politiques internationales (Vermès, 1994). Cette ethnisation est d'autant plus problématique que l'on assiste également, dans nos sociétés, à un glissement progressif de la notion de culture vers la notion de race.

3.2. La racialisation de la notion de culture

Les cultures sont souvent représentées comme étant *distinctes* (comme s'il n'y avait pas d'interpénétration entre les cultures), *homogènes* (comme si tous les membres d'un groupe culturel partageaient exactement les mêmes idées, faisaient, pensaient, aimaient les mêmes choses), *déterministes* (on considère que la culture détermine les individus, mais on semble oublier que l'inverse est également vrai), *stables* (les cultures n'évolueraient pas, surtout celles des autres), et elles définiraient les individus dans leur *essence*.

Selon Taguieff (1988), à partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale, suite aux crimes racistes commis par les nazis, le terme « race » a perdu beaucoup de son caractère séducteur. Petit à petit, le mot « culture » s'est substitué dans les discours au mot « race ». Ces concepts sont pourtant totalement différents, voire opposés : le concept de race, concept biologique, fait référence à la nature, alors que la culture se définit précisément en opposition avec la nature. Ils peuvent néanmoins être utilisés comme des synonymes dans le sens commun.

Voici un exemple tiré d'une intervention à un forum en ligne à propos de l'octroi du droit de vote aux immigrés extra-européens aux élections locales, sur le site du quotidien *La Libre Belgique* en 2002 :

« On reste toujours sous l'influence de sa culture d'origine et on continue à en partager les idées – ou au moins à les accueillir avec bienveillance – pendant des générations. Bien sûr, on ne s'en vante pas en public. (...) Alors, lier l'octroi du droit de vote à une

durée de séjour en Belgique ou au fait de payer des impôts, comme le défendent certains, est une vision artificielle des choses. »

Donc, d'après ce participant au forum, le fait de provenir d'une culture différente détermine les manières de penser (y compris dans le domaine politique). De plus, ces manières de penser continueraient à être transmises sans changement de génération en génération. Cela lui semble constituer un argument justifiant son opposition à l'octroi du droit de vote aux immigrés extra-européens.

Cette personne oppose en outre le côté artificiel de l'octroi du droit de vote aux étrangers à quelque chose de naturel évoqué implicitement : la transmission culturelle immuable serait donc un phénomène naturel. Les gens provenant d'autres groupes culturels seraient donc essentiellement différents de « nous » ; tellement différents qu'il n'est pas envisageable qu'ils fassent partie de la même société (qu'ils deviennent « nous »). Implicitement, cette personne considère donc qu'une société est censée être mono culturelle, naturellement.

4. Conclusion

Nous avons intitulé cette introduction « Pourquoi s'intéresser à la psychologie interculturelle ? ». La réponse à cette question est multiple. La psychologie interculturelle – ou plutôt, comme nous le verrons, les différentes branches de la psychologie interculturelle – est tout d'abord une discipline scientifique dont l'objet d'étude se situe à l'intersection de la culture et de la psychologie. Il s'agit d'une branche de la psychologie qui a pour objectif explicite de tenir compte de l'influence de la culture sur le comportement humain. En cela, elle questionne les implicites universalistes de la psychologie. Toutefois, les psychologues interculturels sont conscients des risques que comporte la focalisation exclusive sur les influences culturelles. Ils tentent de développer une connaissance nuancée et non réductrice de la psychologie humaine en regard des contextes culturels. Ainsi, la première réponse à notre question de départ est tout d'abord : afin de parvenir à une meilleure connaissance de la psychologie humaine.

Ensuite, une meilleure connaissance des liens entre culture et comportement peut être pratiquement utile à une grande variété de personnes dans une multitude de circonstances. À l'ère de la mondialisation, les individus se trouvent confrontés à un nombre croissant de situations de contacts entre cultures. Les psychologues – qu'ils travaillent dans les domaines de la santé mentale, des organisations, ou du travail psychosocial – doivent donc faire face à de nouveaux défis : comprendre la diversité culturelle et proposer des moyens d'action afin de permettre aux individus de faire face à ces situations.

Les métiers de l'éducation sont sans doute l'un des domaines dans lesquels la question de la diversité culturelle se pose avec le plus d'intensité. L'arrivée de plusieurs vagues d'immigrés depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale a profondément modifié le paysage scolaire des pays occidentaux. Cette diversité est avant tout une source d'enrichissement, mais elle demande également à être gérée, tant au niveau des politiques d'éducation qu'au niveau de l'école et de la classe. La psychologie interculturelle

peut contribuer à fournir les outils conceptuels nécessaires à la définition de politiques et de méthodes plus adéquates.

De même, les prestataires de services dans les domaines de la santé doivent de plus en plus souvent travailler dans des contextes multiculturels. Dans un hôpital, la prise en compte de cette diversité culturelle peut se révéler un atout précieux dans la prise en charge médicale d'un patient. Connaître les systèmes de référence des patients, leur représentation du corps, de la maladie, de la souffrance, des soins, ou de la mort permet d'éviter des erreurs d'interprétation dans les rencontres entre soignants et soignés et d'éviter les malentendus et les conflits.

Le domaine de la sélection et de la gestion du personnel dans les organisations privées ou publiques peut également tirer profit d'une meilleure connaissance des influences culturelles sur les valeurs ou les caractéristiques cognitives des candidats ou membres du personnel. Comme nous le verrons, la psychologie interculturelle a grandement bénéficié des recherches menées dans le contexte organisationnel.

Les travailleurs sociaux et psychosociaux – assistants sociaux, psychologues sociaux, sociologues, éducateurs de rue, médiateurs, etc. – sont souvent « en première ligne » dans la rencontre avec des personnes issues de différents cadres culturels. Afin que leurs interventions soient efficaces, ces professionnels ont besoin de développer une connaissance des liens entre culture et comportement beaucoup plus approfondie que les savoirs du sens commun, riches en stéréotypes et simplifications abusives. La psychologie interculturelle, parmi d'autres disciplines, peut les aider à acquérir cette connaissance.

Enfin, en tant que citoyens, nous avons tous besoin d'une meilleure connaissance de l'Autre culturel, un thème qui cristallise bien des passions et alimente bien des débats, des assemblées gouvernementales au café du commerce. Afin de pouvoir prendre position en connaissance de cause dans ces débats, un certain nombre d'évidences doivent être remises en question et examinées sereinement à partir de connaissances établies rigoureusement. De nouveau, la psychologie interculturelle est l'une des sources de cette connaissance.

Pour résumer

Comme l'illustre l'exemple des arrangements de couchage (qui dort avec qui ?) de Shweder, les comportements des individus peuvent varier en fonction de leur culture. La psychologie interculturelle s'intéresse aux liens entre culture et comportements.

Quand on parle de culture et de comportement, deux erreurs sont généralement commises. D'une part, on peut sous-estimer les effets de la culture sur les comportements, ce qui revient à considérer qu'il existe une manière universelle d'être, de penser et d'agir. Le danger est alors de généraliser les connaissances acquises dans un cadre culturel particulier (le nôtre) à tous les contextes culturels. La psychologie occidentale a tendance à tomber dans cet écueil. L'autre

erreur consiste à surestimer les effets de la culture sur les comportements. La surestimation de l'influence de la culture consiste au contraire à croire que l'on peut tout expliquer grâce à la culture. Dans ce cas, le risque est de relativiser tous les comportements sous couvert d'explication culturelle.

Deux phénomènes sociaux illustrent la complexité des liens entre la culture et les comportements. Parfois, la culture est utilisée comme une grille de lecture unique des comportements au détriment d'autres facteurs pertinents (sociaux, économiques, politiques, etc.). Ce mécanisme est appelé l'ethnicisation des rapports sociaux.

Parfois aussi la culture est envisagée comme un phénomène presque naturel, essentiel et, dans ce cas, ce concept se substitue à celui de race. C'est la racialisation du concept de culture. Les gens provenant d'autres groupes culturels seraient donc essentiellement différents de « nous » ; tellement différents qu'il n'est pas envisageable qu'ils fassent partie de la même société.

La psychologie interculturelle a pour objectif de fournir une connaissance aussi objective que possible des liens entre psychologie et culture. Cette connaissance est susceptible d'être utile dans de nombreux contextes professionnels et sociaux.

Mots clés

- Culture
- Universalisme
- Culturalisme
- Ethnicisation sociale
- Racialisation de la culture

Questions pour mieux retenir

1. Quelle est la préférence culturelle universelle mise en évidence par Shweder *et al.* (2003) dans les arrangements de couchage ?
2. Citez les deux erreurs généralement commises quand on parle des liens entre culture et comportement. Expliquez.
3. Quelles sont les quatre caractéristiques du processus de racialisation de la culture ?
4. Citez un exemple de relativisme culturel.

Pour aller plus loin



Sleep cultures around the word
www.lienmini.fr/8374-vidintro



Le relativisme culturel : qu'est-ce que c'est ?
www.lienmini.fr/8374-vidintro2

Berry, J. W., Poortinga, Y. H., Breugelmans, S. M., Chasiotis, A., & Sam, D. L. (2011). *Cross-cultural psychology : research and applications* (3rd ed.). Cambridge ; New York: Cambridge University Press.

Guimond, S. (2010). *Psychologie sociale: Perspective multiculturelle*. Wavre: Mardaga.

Shweder, R. A. (2003). *Why do men barbecue ? : recipes for cultural psychology*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press.

Troadec, B., & Bellaj, T. (2011). *Psychologies et cultures*. Paris: L'Harmattan.

Culture et comportements

Résumé introductif

Une culture caractérise un groupe social ; la psychologie est propre à l'individu. Comment ces deux domaines peuvent-ils être reliés ? Par quels biais la culture influence-t-elle la psychologie humaine ? Et comment la psychologie humaine contribue-t-elle à façonner la culture ? Nous tenterons de synthétiser ici quelques-unes des réponses que les psychologues interculturels ont proposées à ces questions.

SOMMAIRE

1. Les bases sociales du comportement.....	32
2. Le modèle éco-culturel.....	33
3. Universalisme et relativisme.....	41

1. Les bases sociales du comportement

Si d'une part, l'on range dans le domaine du « psychologique » les modèles de pensée, les émotions, les actions, l'esprit, la psyché, le Soi, les mentalités, etc., et, d'autre part, que l'on considère que les socialités, les contextes socioculturels, les systèmes sociaux, l'environnement, la structure sociale, ou la culture sont des modèles situés dans le monde social et forment donc le domaine « socioculturel », il faut alors reconnaître que ces deux modèles sont étroitement interdépendants. C'est ce que Markus et Hamedani (2007) nomment *l'interdépendance dynamique* : le psychologique est ancré dans, et génère le socioculturel ; le socioculturel est ancré dans, et génère le psychologique.

Cette interdépendance ne peut être comprise que si l'on admet que le comportement humain est fondamentalement social. Il implique non seulement d'entrer en relation avec d'autres personnes, mais également avec les comportements d'autres personnes, ainsi qu'avec les produits de leurs comportements. D'après Segall, Dasen, Berry et Poortinga (1999), les stimuli sociaux, qui sont le produit des comportements d'autres personnes, constituent la culture. Ils rejoignent ainsi la définition de la culture proposée par Herskovits (1948) : « La partie de l'environnement faite par l'Homme ». Les produits des comportements d'autres personnes peuvent bien sûr être des objets matériels (une statuette, un outil, un aliment cuisiné, etc.), mais il peut également s'agir d'idées ou d'institutions. Par exemple, les amphithéâtres ou auditoriums dans lesquels se tiennent les cours révèlent un certain nombre de choses sur la culture dans laquelle nous vivons. Il s'agit probablement d'une salle rectangulaire, dans laquelle des étudiants sont assis sur des sièges placés face à un professeur. Celui-ci se tient souvent debout, parfois sur une estrade. Si tout se passe normalement, le professeur parle, alors que les étudiants écoutent. Nous observons donc que nous vivons dans une culture où l'environnement est charpenté ; que nous adoptons une position semi-inclinée due au fait que quelqu'un a conçu nos sièges, puis que d'autres personnes les ont fabriqués. Nous remarquons également que la manière dont sont disposées les personnes présentes correspond à la manière dont l'institution dans laquelle nous nous trouvons – l'université – conçoit l'activité d'enseignement, y compris les rôles respectifs des étudiants et des enseignants et les normes qui y sont attachées. En bref, il n'y a pas grand-chose de non social dans cette situation, comme dans la plupart des situations que nous vivons. Dire qu'un comportement est influencé par la culture revient à dire que ce comportement est influencé par le produit des comportements d'autres personnes, même si ces comportements ont eu lieu des siècles auparavant.

L'ancrage socioculturel du psychologique a été conceptualisé notamment à travers le modèle éco-culturel présenté ci-dessous.

Introduction à la psychologie interculturelle

Laurent Licata

est professeur de psychologie sociale et interculturelle à l'Université libre de Bruxelles. Ses recherches portent sur les liens entre mémoires collectives, identités sociales et relations entre groupes, et sur les relations interculturelles.

Audrey Heine

est docteure et assistante en psychologie sociale et interculturelle à l'Université libre de Bruxelles, spécialiste des questions d'immigration, d'identité et d'acculturation.

Préface de **John Berry**

Postface de **Pierre Dasen**

La nécessité de mieux comprendre la manière dont les cultures influencent les pensées, les émotions et les comportements humains s'impose aujourd'hui à un nombre croissant de professionnels opérant dans de nombreux domaines. Il s'agit d'éviter deux tendances :

- la sous-estimation de l'influence de la culture sur les comportements (tendance universaliste)
- sa surestimation (tendance relativiste)

Ce manuel fournit les éléments objectifs et scientifiques pour trouver l'équilibre entre ces deux postures extrêmes. Il présente tant les fondements que les avancées dans les 3 branches de la psychologie (inter)culturelle :

- la psychologie interculturelle comparative
- la psychologie culturelle
- la psychologie des contacts interculturels

Il couvre aussi bien les approches anglo-saxonnes et internationales que les approches francophones.

Cette nouvelle édition est enrichie de vidéos, de cartes mentales et d'exercices en ligne.

TOUT LE COURS

- Des résumés
- Des cartes mentales
- Nombreux exercices

RESSOURCES NUMÉRIQUES

Pour les étudiants :
des exercices interactifs
et des vidéos

Pour les professeurs :
une banque de questions d'examen

DANS LA MÊME COLLECTION



ISBN : 978-2-8073-0837-4



deboeck
SUPÉRIEUR B

L

M

D

Dans le cadre du Système Européen de Transfert de Crédits (E.C.T.S.), ce manuel couvre les niveaux Licences (Baccalauréat/Bachelor) 2 et 3.